

Les guises de la mémoire personnelle Du souvenir-image à la mémoire-récit

Rudolf Boutet

Université de Montréal, Canada

Résumé

Cette étude est issue d'un questionnement au sujet de la phénoménologie de la mémoire que présente la première partie de l'ouvrage de Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*: comment se fait-il que son auteur, pourtant un grand philosophe du récit, omet à cette occasion de considérer la dimension narrative du souvenir? Après avoir proposé une explication de cette omission étonnante, nous tentons de reconstruire, à partir des indications qu'offre de manière dispersée l'œuvre de Ricœur, l'esquisse d'une phénoménologie-herméneutique appropriée à la liaison qui, selon nous, unit de manière essentielle le récit et la mémoire personnelle.

Mots-clés: Paul Ricœur, mémoire personnelle, récit, identité narrative, imagination.

Abstract

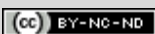
This study arises from a question concerning the phenomenological approach to memory in *Memory, History, Forgetting*, namely, why does Ricœur, who is otherwise known a great thinker of narrativity, neglects to consider the narrative aspect of memory? After explaining this surprising omission, we try to piece together, from hints and suggestions scattered throughout Ricœur's work, a hermeneutical phenomenology more compatible with the narrative aspect of personal memory.

Keywords: Paul Ricœur, Personal Memory, Narrative, Narrative Identity, Imagination.

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 10, No 1 (2019), pp. 73-87

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2019.457

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Les guises de la mémoire personnelle

Du souvenir-image à la mémoire-récit

Rudolf Boutet

Université de Montréal, Canada

Introduction

Dans son grand ouvrage, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur affiche un intérêt nouveau pour un objet dont, à ses dires, il avait jusque-là négligé l'étude: la mémoire.¹ Ce n'est pas qu'il avait auparavant complètement ignoré cette éminente faculté de l'âme humaine, mais il ne lui avait encore jamais accordé d'analyses systématiques, l'évoquant ici et là dans le sillon d'autres problèmes. Dans la première partie de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, en revanche, la mémoire constitue le noyau d'une enquête phénoménologique poussée, dont les différents angles d'approche sont soigneusement ordonnés sur l'axe d'une fine progression thématique. Ainsi passe-t-on d'une investigation sur la fonction cognitive de la mémoire à une analyse de ses usages pragmatiques – souvent compromis par des pratiques abusives –, pour enfin aboutir à une réflexion sur les sujets d'attribution du souvenir (est-il avant tout privé ou collectif?). Or ce qui nous paraît avant tout remarquable dans cette enquête en trois niveaux, c'est que le thème du récit, qui était devenu depuis les années 1980 le foyer des réflexions ricœuriennes sur le temps et la subjectivité, ne figure que dans quelques considérations marginales. Qui plus est, le récit semble alors être assimilé à une production secondaire, dont les répercussions sur le processus de remémoration sont loin d'être cristallines. Si Ricœur mentionne au passage qu'il existe des "séquences [de souvenirs] plus ou moins favorables à la mise en récit"² – parfois parle-t-il aussi d'une mémoire "prête pour la narration"³ – on s'étonne de constater qu'aucune analyse soutenue n'est menée à propos du caractère potentiellement narratif de la mémoire. C'est pourtant quelque chose à quoi on aurait été en droit de s'attendre de l'auteur de *Temps et récit* et de *Soi-même comme un autre*, ouvrages dans lesquels l'identité narrative était présentée comme le principal véhicule de la capacité du sujet à se maintenir dans le temps et à rassembler sa propre vie à l'intérieur d'une totalité signifiante. Il est vrai que *La mémoire, l'histoire, l'oubli* formule quelques suggestions quant à l'inflexion narrative de la mémoire collective, puisqu'il semble que cette dernière ne circule entre les membres des communautés qu'en vertu des récits que l'on (se) raconte à propos des origines communes.⁴ Mais dans l'examen du souvenir personnel, le récit est ou bien absent ou bien attaché à "la phase déclarative" de la mémoire, et paraît donc se réduire à un simple outil de communication pour que le souvenir puisse franchir les frontières de la conscience privée.⁵ Il faut l'admettre, cette petite réduction s'accorde plutôt mal avec la thèse qui a fait la renommée de *Temps et récit*, à savoir l'idée que "le temps devient humain dans la mesure où il est articulé de manière narrative."⁶ Cette idée n'implique-t-elle pas justement que la mémoire, en tant que gardienne du passé et des profondeurs temporelles du soi, devrait être elle aussi informée par la re(con)figuration narrative des événements qui composent la trame d'une vie? À cette question, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* ne procure aucune réponse satisfaisante.

La présente étude est suscitée par cette lacune étonnante. Elle se donne pour double objectif d'en comprendre les raisons et de la combler en partie. C'est ainsi que, dans un premier temps, notre travail tente d'expliquer l'éclipse partielle du récit que l'on peut observer dans les descriptions phénoménologiques de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Il s'agit de comprendre pour quelles raisons un penseur aussi conscient des médiations narratives au cœur de l'expérience humaine a pu omettre ce trait fondamental du souvenir qu'un simple exercice d'introspection paraît pourtant confirmer, à savoir que notre mémoire s'exerce le plus souvent sur les récits de notre passé. Dans un second temps, nous cherchons à reconstruire, à partir des quelques suggestions qu'offre de manière dispersée l'œuvre de Ricœur à ce sujet, une phénoménologie-herméneutique appropriée à l'aspect narratif de la mémoire personnelle. Il s'agit en quelque sorte de compléter Ricœur par Ricœur, et de puiser au sein de son œuvre certaines indications à même d'augmenter notre intelligence de la constitution narrative de la mémoire personnelle.

La phénoménologie ricœurienne de la mémoire

L'hypothèse de la présente section consiste à dire que si, contre toute attente, la phénoménologie de la mémoire qu'esquisse Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* accorde aussi peu d'importance à la médiation narrative des souvenirs, c'est avant tout en raison de la problématique épistémique sous laquelle sont conduites la plupart des descriptions concernées. L'étude sur la mémoire est en effet traversée par l'intention d'attester la *fidélité au passé* que revendique de droit la mémoire, malgré les défaillances occasionnelles que présente son exercice quotidien. Ricœur prépare ainsi, dans ses esquisses phénoménologiques, ses investigations ultérieures sur l'épistémologie de l'histoire, dont une des ambitions principales est expressément d'éviter les écueils du relativisme historique. Inquiet des dangers politiques que provoquerait la ruine du statut scientifique de l'histoire – la poussée du négationnisme en serait le meilleur exemple – Ricœur voue la deuxième partie de *La mémoire, l'histoire, l'oubli* à l'explication des principes sur lesquels peut être fondée la probité du récit historique. Prenant ainsi le contre-pied de tous les courants qui tendent à amenuiser la prétention cognitive de l'histoire sous prétexte que celle-ci, en raison de son usage de la narration, s'apparente davantage à la fiction littéraire qu'à la science, sa stratégie consiste à accentuer les outils critiques de la recherche historique, au compte desquels se trouve notamment la preuve documentaire, laquelle repose en partie sur la sélection de témoignages archivés. Un aspect de l'histoire qui la distingue de tout discours fictionnel est précisément qu'elle se fonde sur des témoignages réels dont on croit pouvoir attester la fiabilité à l'aide des instruments de la critique historique.⁷ Voilà où se situe d'ailleurs la principale connexion entre la mémoire et l'histoire: parce que le témoignage est conçu comme une guise de la "mémoire déclarative," dans la mesure où témoigner, c'est à la fois traduire en langage le souvenir de ce qui nous est arrivé et *attester* que l'événement relaté s'est véritablement déroulé ainsi,⁸ la mémoire apparaît comme une des sources précieuses d'où est issue la véracité des récits historiques. En effet, puisque le témoignage s'appuie en dernière analyse sur les souvenirs du témoin, il semble que la pratique de l'histoire repose, au moins partiellement, sur la capacité de la mémoire à raviver fidèlement les expériences qu'elle a conservées.⁹ À notre avis, c'est là la raison principale qui explique pourquoi le problème de la fidélité donne à la phénoménologie ricœurienne de la mémoire son orientation: c'est en vertu de sa prétention à rappeler fidèlement les événements du passé que la mémoire peut se faire "la matrice de l'histoire."¹⁰

Une répercussion notable de cette accentuation se fait nettement sentir dans la relation problématique qui rattache la mémoire à l'imagination (narrative). Dans la mesure où la question de la *fiabilité* aiguille ainsi les investigations de Ricœur sur la mémoire, l'imagination y est surtout évoquée en fonction de la menace qu'elle fait peser sur la prétention épistémique des opérations mnésiques. Cette menace tient notamment à la parenté phénoménologique à la faveur de laquelle se voient souvent rapprochés, en vertu de leur capacité partagée à présenter l'image d'une chose absente, le souvenir et le fantasme. Quant à la tendance historique dominante à faire coïncider *souvenir et image*, elle ne fait que renforcer ce rapprochement parfois confondant. Celle-ci, il faut le souligner, ne date pas d'hier. Déjà présente chez Platon et Aristote, cette association entre mémoire et image a une histoire qui s'étend jusqu'à Bergson, en passant par les empiristes anglais.¹¹ Ricœur, lui, en retrouve les origines dans le *Théétète*, lorsqu'en 191 d, Socrate entreprend de démontrer à son interlocuteur les sources profondes de la méprise. Son explication se fait alors par l'entremise d'une métaphore, où la mémoire est directement comparée à un bloc de cire sur lequel seraient imprimées des sensations et des pensées. Suivant cette comparaison, le souvenir est assimilé à une image (*eikôn*) conservée sur la cire, et la "remémoration traitée comme une reconnaissance d'empreinte."¹² Le jugement faux s'expliquerait, selon Platon, en vertu de la mauvaise application de l'image retenue à ce qui l'a initialement occasionnée, c'est-à-dire la cause de l'empreinte (194 b-c). Voilà qui exprime bien le paradigme sous lequel la fonction épistémique de la mémoire reste encore aujourd'hui définie. D'une part, la représentation du passé se trouve annexée au grand problème de la trace, qu'on la tienne de nos jours pour psychique ou corticale.¹³ D'autre part, la mémoire est envisagée comme la faculté de représenter l'image (*eikôn*) d'une chose absente et l'acte de ressouvenir comme l'effort d'ajustement pouvant réussir ou échouer dans le cas où la mémoire se trouverait défaillante.

Il est remarquable qu'au terme de son enquête, Ricœur ne se dissocie guère de cette connexion forte, prélevée au creux de l'héritage platonicien, entre souvenir et image. Encore moins désavoue-t-il l'idée, suggérée par Platon, selon laquelle la remémoration serait essentiellement un acte de reconnaissance.¹⁴ Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, la reconnaissance est en effet nommée "l'emblème de la mémoire heureuse,"¹⁵ même son "petit miracle";¹⁶ et plus tard, dans *Parcours de la reconnaissance*, elle sera appelée "l'acte mnémonique par excellence."¹⁷ Et dans les deux ouvrages, c'est la capacité à reconnaître une personne sur la base du souvenir que l'on en a gardé qui sert de modèle à l'expérience de reconnaissance que couronne le rappel réussi.¹⁸ Image et reconnaissance forment ainsi, pour la mémoire, un couple inséparable, dans la mesure où reconnaître une chose passée, c'est associer à l'image retenue ce qui l'a initialement imprimée au creux de notre conscience. Jamais, en fin de compte, les réflexions de Ricœur sur la mémoire ne s'affranchiront complètement de ce paradigme institué par le jumelage image-reconnaissance, même si elles tenteront d'en accentuer davantage que Platon les implications temporelles.

En ce sens, il paraît tout à fait indiqué d'expliquer l'absence du récit dans les analyses phénoménologiques que Ricœur consacre à la mémoire par le fait que ce dernier reste fidèle à l'héritage platonicien, où le souvenir est directement associé à la représentation d'image et la remémoration à l'effort qui culmine dans la reconnaissance de l'empreinte. Étant donné, en effet, que la mémoire est conçue principalement sur le modèle de l'image ressouvenue (d'une personne, d'un lieu, d'une ambiance ou d'une chose), à la manière de l'évocation spontanée dont la *Recherche* de Proust fait abondamment l'éloge, il n'y a pas grand place pour y loger une quelconque configuration narrative.¹⁹ Cette absence est d'autant plus stratégique que le modèle de l'image, au

lieu de favoriser une articulation harmonieuse de la mémoire et de l'imagination, commande plutôt de démarquer convenablement les territoires occupés respectivement par ces deux facultés. Car dès lors que l'on rapproche image et mémoire, les risques d'engloutir celle-ci dans les gouffres de l'imagination sont imminents: les deux facultés, la mémoire et l'imagination, ne se fondent-elles pas au fond sur une même capacité de porter à la conscience *l'image présente d'une chose absente?*²⁰ La conséquence de cette assimilation hâtive serait évidemment l'écorchement de la prétention à la vérité qu'élève la mémoire, dans la mesure où, confondue avec l'imaginaire, elle se définirait essentiellement suivant son *opposition à ce qui est effectivement présent* et non plus conformément à *sa capacité de rappeler une effectivité passée*.

Pour éviter cet écueil, Ricœur s'en remet au petit traité d'Aristote sur "La mémoire et la réminiscence," où la mémoire, établie comme affection de l'âme, est définie en fonction de la distance temporelle parcourue par le souvenir.²¹ Il faut alors distinguer selon Aristote l'image elle-même que ravive la mémoire *de l'événement dont elle est le signe*. C'est là la particularité du souvenir que l'image qu'il fait émerger est à la fois une marque présente dans l'âme et le reflet d'une chose absente, laquelle se trouve justement signalée sur le mode de la distance temporelle. Bien que cette particularité reste pour Ricœur une "énigme,"²² elle permet néanmoins de repérer une première solution de continuité entre mémoire et imagination: il s'agit du rapport au passé inhérent à l'une, étranger à l'autre. En vue d'étayer cette distinction, Ricœur a également recours aux analyses sur le temps de l'un de ses grands maîtres à penser: Edmund Husserl. Ce qui, pour le père de la phénoménologie, distingue essentiellement la mémoire de l'imagination, c'est *son caractère positionnel*: l'intentionnalité du ressouvenir inclut la position d'une existence antérieure et donc située dans le temps.²³ Alors que l'imagination est la visée du possible à titre de pure virtualité, le souvenir a pour objet un passé effectif en tant qu'il est retenu dans les filets du flux interrompu que représente la conscience temporelle. Même si, dans les deux cas, on a affaire à un acte de "présentification" (*Vergegenwärtigung*),²⁴ l'un implique une référence au temps objectif et à sa continuité irréversible, alors que l'autre vise justement une potentialité fictive dont l'objet se soustrait à la succession universelle. Il est vrai que cette distinction – presque banale d'ailleurs! – ne règle pas vraiment le problème d'une confusion éventuelle entre mémoire et imagination, puisque leur dissociation reste ici relative à l'intentionnalité des deux espèces d'actes. En ce sens, rien n'empêche que *dans les faits* l'imagination revienne occasionnellement tourmenter la mémoire – par exemple sous une forme hallucinoïde (quand passé et présent sont confondus) dans certains cas pathologiques,²⁵ ou simplement lorsque, comme dit Aristote, "on regarde ce qui n'est pas une copie [de la chose passée] de la même manière que si c'en était une."²⁶ Toujours est-il qu'à la lumière des emprunts faits à Aristote et Husserl, on comprend que cette incursion de l'imaginaire dans le souvenir ne touche pas fondamentalement la vocation cognitive de la mémoire; elle affecte seulement à l'occasion son effectuation concrète. De sorte que si le souvenir et l'imaginaire sont parfois indiscernables, leur confusion reste partielle et accidentelle, jamais inhérente à leur essence respective.

Au vu de ces dernières considérations, nous pouvons formuler notre hypothèse de lecture de la manière suivante: *c'est l'objectif de préserver la fonction cognitive de la mémoire qui pousse Ricœur à accentuer la distinction de la mémoire et de l'imagination, et c'est en outre l'insistance portée sur pareille distinction qui explique le silence de notre auteur à propos de l'infléchissement narratif de plusieurs espèces de souvenirs*. Certes, il s'agit là d'un silence partiel, car on rencontre tout de même, dans la première partie de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, quelques remarques sur la liaison mémoire-récit. La plus

notable se trouve dans un passage où Ricœur entreprend d'approfondir ce qui rattache la mémoire à l'identité narrative des personnes et des communautés.²⁷ À cette occasion, cependant, le récit s'insère moins dans le souvenir lui-même, qu'il ne porte sur le *soi* auquel la mémoire adhère à titre de capacité primordiale. Plus important encore, le récit est alors appréhendé en guise d'instrument de manipulation, dont les effets sur la mémoire publique sont jugés nocifs et pervers. On peut lire à cet égard ce passage révélateur, où le récit est directement associé à l'idéologie dans son sens péjoratif:²⁸

Il devient [...] possible de rattacher les abus exprès de la mémoire aux effets de distorsion relevant du niveau phénoménal de l'idéologie. À ce niveau apparent, la mémoire imposée est armée par une histoire elle-même "autorisée," l'histoire officielle, l'histoire apprise et célébrée publiquement. Une mémoire exercée, en effet, c'est, au plan institutionnel, une mémoire enseignée; la mémorisation forcée se trouve ainsi enrôlée au bénéfice de la remémoration des péripéties de l'histoire commune tenues pour les événements fondateurs de l'identité commune. La clôture du récit est mise ainsi au service de la clôture identitaire de la communauté. Histoire enseignée, histoire apprise, mais aussi histoire célébrée. À la mémorisation forcée s'ajoutent les commémorations convenues. Un pacte redoutable se noue ainsi entre remémoration, mémorisation et commémoration.²⁹

Il ne faudrait pas croire que par ces déclarations Ricœur désavoue ses théories précédentes sur l'importance cruciale de l'identité narrative au sein de l'existence humaine. Plutôt, s'il explicite les risques de perversion qu'encourt l'identité (personnelle ou collective), c'est justement parce qu'il continue de croire que l'on ne se maintient dans le temps qu'en vertu du récit que l'on s'applique à soi-même.³⁰ Un appel à la vigilance est ainsi lancé par Ricœur à l'adresse du récit, non pour inciter à y renoncer, mais seulement pour exiger de lui qu'il se fasse plus critique. Néanmoins, une chose demeure certaine: c'est avec beaucoup de précautions et de nombreuses réserves que, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur met en relation la mémoire et le récit. Une seule affirmation, en fait, montre que Ricœur assigne à la configuration narrative un rôle prédominant dans la corrélation mémoire-identité, lorsqu'il écrit qu'au "plan le plus profond, celui des médiations symboliques de l'action, c'est à travers la fonction narrative que la mémoire est incorporée à la constitution de l'identité."³¹ C'est là le genre de déclarations, certes discrètes dans un ouvrage aux proportions quasi océaniques, qui nous fait tout de même penser que Ricœur est prêt à admettre la fonction positive du récit dans les processus de remémoration. Il reste que, dominée par la problématique épistémique de la reconnaissance d'image, sa phénoménologie de la mémoire n'a pas d'autre choix que de laisser dans les marges de ses descriptions les médiations potentielles de l'imagination narrative.

Vers une herméneutique de la mémoire-récit

Si, dans ce qui précède, nous avons montré que Ricœur accorde peu d'attention aux médiations narratives de la mémoire en raison du problème de la fiabilité qui oriente ses analyses, c'était en vue de délimiter le champ des opérations mnésiques où le récit est voué à jouer un rôle de second plan. Ce champ est celui de la mémoire considérée comme *puissance imageante*, c'est-à-dire comme capacité de raviver les images du passé. Bien que cette conception permette de définir avec justesse nombreux processus de remémoration – ce qu'atteste assurément la phénoménologie

ricœurienne de la mémoire –, il faut néanmoins se rendre à l'évidence qu'elle ne recouvre pas l'entière des opérations mnésiques, en particulier celles qui font intervenir la médiation du récit. Ce sont ces opérations particulières, mises en retrait dans les esquisses phénoménologiques de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, que nous voulons à présent examiner plus en profondeur. Notre ambition n'est pas, à partir de maintenant, de démontrer que la mémoire revêt sous toutes ses facettes l'apparence du récit. Cette position, dont le psychologue français Pierre Janet s'est montré le défenseur naguère,³² serait beaucoup trop restrictive, en ceci qu'elle exclurait toute sorte de manifestations mnésiques où la mémoire est difficilement rattachable à la narration – que l'on pense seulement à tous les rappels spontanés de perceptions, d'idées ou d'affections, qui adviennent involontairement par simple association de pensées ou de sensations.³³ Notre hypothèse de recherche est décidément moins téméraire. Elle consiste à dire *qu'il existe entre mémoire et récit des rapports de réciprocité, et que ceux-ci se trouvent ponctuellement suggérés dans l'œuvre de Ricœur*. Ces rapports de réciprocité seront ici observés sur trois niveaux de l'expérience mnésique: (a) le niveau de la configuration interne du souvenir, (b) le niveau de l'interprétation de soi, (c) le niveau des souvenirs partagés avec autrui.

(a) *La configuration narrative des souvenirs*. Pour saisir correctement l'influence rétroactive du récit sur la signification des souvenirs, il faut préalablement, comme nous l'avons annoncé, prendre un pas de recul vis-à-vis de l'association mémoire-image qui prédomine dans les recherches que mène Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Il ne fait aucun doute, il est vrai, que le souvenir évoque parfois le passé sous le revêtement de l'image, en ravivant différentes représentations dérivées de nos expériences passées. Qu'il s'agisse d'un visage, d'un lieu, ou de n'importe quel objet statique, le souvenir fait remonter, pourrait-on dire, des "images" du passé à la surface de notre conscience. En revanche, le modèle de l'image convient plus difficilement à la province de la mémoire où sont conservés les souvenirs d'événements temporellement structurés. Car, en plus de reproduire des perceptions passées, nos souvenirs éveillent généralement des expériences se déployant dans le temps, sous forme de séquences d'événements et dans lesquelles sont contenues des séries d'impressions, d'affects et d'attentes. Le ressouvenir d'événements tout à fait banals de notre vie, comme des soirées passées entre amis, des promenades solitaires, des voyages d'affaires, etc., de même que le rappel d'événements marquants de notre petite enfance, jusqu'à ceux qui ont contribué à nous définir à l'âge adulte, ne consiste pas à reproduire en pensée une image immobile de données factuelles, mais plutôt à rappeler un ensemble d'éléments en mouvement. Or, lorsque l'on se rappelle de tels souvenirs complexes, c'est la plupart du temps en les évoquant sous la forme du récit. Se rappeler un événement de ce genre, l'expérience le confirme, équivaut à se le raconter.

Il ne s'agit pas là, du reste, d'une simple contingence de la communication humaine. Au contraire, si le récit accompagne aussi souvent nos souvenirs, c'est précisément parce que, sans une configuration narrative appropriée, de tels souvenirs seraient dépossédés de la cohésion et de la signification indispensables à leur rappel. C'est là l'une des leçons qu'il nous faut tirer de la convergence action-récit qu'établit avec insistance Ricœur dans sa trilogie *Temps et récit*. Dans cet ouvrage, il défend en effet que la temporalité de l'action ne devient sensée et compréhensible qu'une fois insérée dans la "totalité intelligible" que représente la mise en intrigue. La raison en est que seule la configuration narrative est capable de rassembler dans une trame cohérente et unifiée des éléments aussi divers que des relations causales, des intentions subjectives, des circonstances sociales, des symboles culturels, différentes perspectives sur le temps, etc., de manière à assurer la

congruence des aspects profondément hétérogènes de l'action.³⁴ Or cette affinité de l'action et du récit ne concerne-t-elle pas également le souvenir, dès lors qu'il s'agit de se représenter un événement passé dont la signification comporte une semblable hétérogénéité d'éléments? Prenons un exemple simple: être témoin d'une collision de voitures. Comment notre mémoire se rappelle-t-elle un événement de ce genre? Pour ce faire, elle doit certes reproduire minimalement une synthèse temporelle d'images (du moins de perceptions), par exemple les positions successives de la voiture A en temps₁, temps₂, temps₃, etc., et simultanément celles de la voiture B dans les mêmes instants, et ce, jusqu'au moment de l'impact. Quoiqu'il s'agisse là de facteurs objectifs irrécusables, ils sont loin cependant d'épuiser la totalité de sens de ce qui est arrivé lors de la scène tragique et dont le témoin se souvient en première instance. À sa description, celui-ci ajoutera sans doute ses impressions quant à savoir qui des deux conducteurs est en faute, ce qui implique une connaissance du Code de la route, une lecture du mouvement des voitures impliquées, voire des soupçons relatifs aux intentions ou compétences des deux conducteurs, etc. Déjà sur ce plan, on voit se mêler divers éléments relevant d'un côté de la causalité physique (l'accident), de l'autre de l'intention subjective, sans compter toutes les connaissances requises pour l'interprétation de l'événement. Mais ce n'est pas tout. Le souvenir de l'accident aura aussi pour le témoin une charge affective qui découle du caractère sui-référentiel dudit souvenir. Car la mémoire ne fait pas qu'enregistrer des données extérieures; tout souvenir est forcément assorti d'un souvenir de soi à titre de point de vue particulier sur ce qui est évoqué après-coup.³⁵ C'est pourquoi se ressouvenir d'une action passée s'accompagne le plus souvent de la reviviscence d'un vécu intime. Dans notre exemple, cela signifie que le rappel de la collision de voitures devrait, chez le témoin, provoquer une réactivation des sentiments induits par l'accident – sentiment de surprise, de crainte dirigée vers les victimes, de paralysie, de désarçonnement, de colère envers le fautif, etc. – et des intentions subjectives réalisées ou non – volonté de venir en aide, d'appeler au secours, de rapidement quitter les lieux, etc. Bref, on constate facilement que le souvenir d'action (ou d'événement) fait intervenir un éventail d'éléments disparates, juxtaposés les uns aux autres sans cohésion intrinsèque. Cela suggère que la mise en récit ne permet pas seulement de communiquer plus facilement le souvenir, mais constitue en outre une médiation nécessaire afin que soit conférée aux événements souvenus une signification unitaire, celle que vise précisément la mémoire quand elle cherche à se rappeler telle action survenue autrefois. C'est ce qu'enseignent précisément les développements de *Temps et récit* sur la médiation narrative de l'action: comme toute action sensée, les actions remémorées ne peuvent revêtir un sens compréhensible qu'en étant soumises à la synthèse de l'hétérogène qu'opère précisément la configuration narrative. Sans celle-ci la plupart de nos souvenirs seraient, à l'instar de toutes actions complexes, privés de signification cohérente, de sorte que la mémoire n'aurait à sa disposition qu'une suite d'images décousues. Ainsi, pourrait-on dire, le récit augmente le sens du souvenir en même temps qu'il en facilite l'accès. Voilà pourquoi la configuration narrative en constitue un élément essentiel: même si elle advient après-coup – il faut en effet que l'expérience soit déjà retenue pour faire ensuite l'objet d'une mise en récit – elle détermine par choc en retour la signification du souvenir vif, lui procurant cohésion et valeur d'unité. En même temps, elle renforce le processus de mémorisation qui lui est attaché, dans la mesure où il est plus simple de se remémorer les souvenirs qui ont déjà été formulés sous forme de récit.

(b) *La dimension herméneutique de la mémoire.* Non seulement la mémoire contient-elle des expériences dont la mise en forme narrative est devenue inhérente à leur sens, mais il semble

également que son fonctionnement intrinsèque soit intimement lié à la compréhension de soi de la personne qui en fait usage. L'intuition philosophique à la source de cette idée est la suivante: un événement possède un sens pour l'individu dans la mesure où il informe, au moins en partie, ce que l'on pourrait appeler son *histoire personnelle*. Cette intuition, Ricœur s'en fait volontiers le porte-parole dans ses écrits plus tardifs sur Freud. En effet, à l'occasion de quelques conférences sur la psychanalyse,³⁶ prononcées quelques années avant la publication de *Temps et récit* – ouvrage dans lequel, rappelons-le, son auteur énonce pour une première fois de façon explicite sa position sur le caractère intrinsèquement narratif de l'identité –, Ricœur établit à quelques reprises une connexion forte entre le travail de remémoration et l'histoire personnelle du patient. C'est qu'à son avis la "situation analytique sélectionne dans l'expérience d'un sujet ce qui est susceptible d'entrer dans une histoire, au sens de récit."³⁷ Selon Ricœur, Freud, sans clairement formuler les choses de cette façon, aurait sous-entendu le caractère narratif de l'expérience analytique dans ses considérations sur la mémoire, principalement celles où sont expressément associées résistance et compulsion de répétition. Les idées de Freud sur cette question sont bien connues. Elles consistent à affirmer que le malade souffre de "réminiscences," qui sont le plus souvent des souvenirs-écrans, voire de purs fantasmes, barrant l'accès au passé traumatique à l'origine de ses névroses. Pour cette raison, l'expérience analytique a pour mission de mener une "lutte contre les résistances" qui empêchent le patient de prendre conscience des traumatismes à la base de ses pathologies.³⁸ En d'autres mots, la thérapie analytique doit avoir pour objet dernier, écrit Ricœur, de "rouvrir le chemin de la mémoire,"³⁹ c'est-à-dire de reporter le patient dans le passé réel qu'il n'ose plus s'avouer en raison de son caractère traumatique.

C'est sur ce fond freudien que Ricœur rattache étroitement *mémoire* et *identité narrative*. En réponse à la question de savoir en quoi consiste le travail de remémoration avec lequel le malade doit composer, notre auteur écrit: "Mais qu'est-ce que se souvenir? Ce n'est pas seulement pouvoir évoquer certains événements isolés, mais devenir capable de former des séquences significatives, des connexions ordonnées. En bref, c'est pouvoir donner à sa propre existence la forme d'une histoire dont un souvenir isolé n'est qu'un fragment. C'est la structure narrative de ces 'histoires de vie' qui, d'un 'cas,' fait une 'histoire de cas'."⁴⁰ Ce qu'il y a de particulièrement intéressant pour nous dans cette dernière citation, c'est la façon dont Ricœur paraît appliquer à l'existence individuelle le vieux principe herméneutique du cercle du tout et des parties, celui qui établit que les parties d'un texte reçoivent leur signification ultime du tout que forme le discours dont elles sont tirées, même si, en retour, le sens du tout est progressivement dévoilé par la compréhension de ses parties successives. Attribué à l'individu, ce principe exégétique implique que *les souvenirs d'une personne sont signifiants dans la mesure où ils s'insèrent dans la chaîne des vécus qu'étale sa vie entière*. Or, dès que l'on accepte, comme Ricœur, que l'existence reçoit du récit son sens et son unité, il faut conclure que le sens de nos souvenirs doit être infléchi par la manière dont on se raconte (et s'interprète) soi-même. C'est notamment cette capacité à pouvoir se raconter soi-même que cherche, selon Ricœur, à recouvrer la psychanalyse dans son combat contre les résistances du malade, en invitant ce dernier à faire face à ses souvenirs traumatiques qui restent, sinon, exclus de son histoire personnelle. L'important est, dès lors, la codétermination du tout (le récit de vie cohérent) et des parties (les souvenirs), qui fait en sorte que les souvenirs d'une personne sont subordonnés à l'histoire qu'elle fait de sa propre vie: si la mémoire fournit à l'identité narrative son matériau de base, le récit de soi incline en retour le sens des choses souvenues conformément au rôle qu'il leur fait jouer dans la vie entière de la personne.

Cette réciprocité de la mémoire et de la narration est mise en évidence par la possibilité de varier les récits personnels, surtout quand de telles variations sont suscitées par des expériences bouleversantes, notamment celles qui provoquent des changements substantiels dans la conception dominante du bien sous laquelle la personne réalise ses actions et ses projets. Parmi ces événements, la conversion religieuse peut faire figure de modèle heuristique. Pensons par exemple au témoignage d'Augustin qui, à propos des "désordres" de sa seizième année, s'adresse à Dieu en écrivant: "C'est que tu étais toujours là, miséricordieusement sévère, aspergeant des plus amers désagréments toutes mes joies illicites: c'était pour m'obliger ainsi à rechercher la joie sans désagrément et, une fois cela possible, à ne trouver rien d'autre que toi [...]."41 Ce témoignage révèle une fine dialectique entre la continuité de la mémoire et la discontinuité des visées éthiques. Le récit de vie que relatent les *Confessions*, en procédant à une synthèse entre la concordance de l'identité personnelle et la discordance temporelle des convictions profondes, permet à Augustin d'attribuer à un événement souvenu une structure de sens qui appartient à une expérience ultérieure. Car il est clair que ce n'est qu'à la lumière de sa conversion subséquente que l'auteur des *Confessions* reconnaît ici dans son passé de pécheur l'œuvre déjà active de Dieu, laquelle devait lui demeurer entièrement invisible à l'époque où se déroulait l'action de son témoignage.⁴² Le récit total de sa vie étant transformé, ses souvenirs le sont également.

(c) *La mémoire dialogique*. Le dernier rapprochement entre mémoire et narrativité que nous comptons exposer repose sur la dépendance de nos souvenirs personnels à la mémoire d'autrui. Nous pouvons ici, sur la base du fin commentaire qu'en propose Ricœur dans la première partie de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, nous appuyer sur la position que tient Maurice Halbwachs dans son célèbre essai sur la mémoire collective.⁴³ Si Ricœur aborde le plaidoyer du sociologue français en faveur du caractère intrinsèquement collectif de la mémoire, c'est en raison du pont qu'il permet de jeter entre mémoire et histoire. C'est que, selon notre auteur, "l'histoire ne peut prétendre étayer, corriger, critiquer, voire inclure la mémoire que sous les espèces de la mémoire collective."⁴⁴ En ce qui nous concerne, néanmoins, l'intérêt que revêtent les thèses de Halbwachs se situe ailleurs. Dès que celui-ci soutient que l'on se souvient toujours avec autrui, voire que la mémoire s'exerce en tout temps sur un fond d'appartenance à une communauté particulière, il fournit un cadre de réflexion propice à définir *l'influence que le récit d'autrui exerce sur la mémoire privée*. C'est ce qui doit nous intéresser à présent.

Contestant la thèse psychologisante "selon laquelle la mémoire individuelle serait une condition nécessaire et suffisante du rappel et de la reconnaissance du souvenir,"⁴⁵ Halbwachs est en fait reconnu pour avoir rejeté le préjugé voulant que la mémoire soit une opération solitaire par essence. Ricœur cible ce qui, selon lui, constitue les deux arguments principaux qui motivent ce rejet. Le premier stipule que l'étiollement progressif de certains souvenirs s'explique manifestement par un sentiment d'appartenance décroissant à l'égard de la communauté à laquelle lesdits souvenirs étaient rattachés. Autrement dit, lorsqu'un individu perd contact avec un groupe auquel il était fortement attaché, il commence du même coup à égarer les souvenirs qu'il partageait avec les membres de ce même groupe. Le manque "d'appuis extérieurs" expliquerait ainsi les pertes croissantes de la mémoire. Quant à l'autre argument, il consiste à dire que l'acte de ressouvenir dépend du cadre collectif dans lequel l'individu se replace ou est déjà situé.⁴⁶ Se souvenir équivaldrait ainsi à se (re)placer dans le groupe en fonction duquel on confère au souvenir une signification précise. Cet argument est entre autres étayé par l'observation selon laquelle on se

rappelle plus facilement une chose lorsque l'on est en présence des membres du groupe auquel elle est associée.

Quoique la position de Halbwachs reste somme toute assez conjecturale, elle permet cependant de rendre justice à un fait incontestable qu'une conception purement privée de la mémoire rend justement inexplicable, à savoir que nos souvenirs personnels obéissent à un réseau d'influences sociales. Tenir la mémoire pour une capacité solipsiste laisse les médiations sociales au statut d'énigme, surtout celles d'ordre narratif qui orientent la signification de nos souvenirs et en déterminent l'acuité. Seraient aussi incompréhensibles toutes les occurrences où notre mémoire se voit modifiée, rajustée, voire réfutée à la lumière de souvenirs communs qu'un proche nous raconte de sa perspective.⁴⁷ C'est que le témoignage d'autrui nous permet parfois de recouvrer des images perdues, de même qu'il nous permet aussi de restaurer l'ordre de succession d'un souvenir partagé, de compléter les zones grises qui assombrissent nos représentations, quand il ne bouleverse pas le sens total d'un événement remémoré. Parmi l'assortiment de souvenirs à notre disposition, les souvenirs d'enfance sont sans doute les plus sujets à ce genre de modification. Mais ils ne sont pas les seuls à être enclins à pareille labilité. Car la mémoire est, à l'instar du récit, une faculté éminemment sélective, et par le fait même tout aussi malléable, pour ne pas dire manipulable.⁴⁸ De sorte que le récit d'autrui peut toujours nous inciter à réviser les récits de nos propres souvenirs, à condition que l'on soit ouvert à la possibilité que l'autre dise vrai.⁴⁹

C'est cette propension *dialogique* de la mémoire que la position de Halbwachs sur la mémoire collective permet de mieux saisir. Dans une conférence prononcée seulement trois ans avant la parution de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur ne manque pas de tirer cette même conséquence. Il écrit, en commentant Halbwachs: "Le fait majeur est que l'on ne se souvient pas seul mais avec l'aide des souvenirs d'autrui. En outre nos prétendus souvenirs sont bien souvent empruntés à des récits reçus d'autrui. Enfin, et c'est peut-être le plus décisif, nos souvenirs sont encadrés dans des récits collectifs, eux-mêmes renforcés par des commémorations, célébrations publiques, portant sur des événements marquants dont a dépendu le cours de l'histoire des groupes auxquels nous appartenons."⁵⁰

Quoiqu'elle constitue un appui précieux à notre propos, cette dernière citation, à bien la lire, risque aussi de jeter le discrédit sur une partie de notre recherche. Notre objectif était jusqu'ici de démontrer le caractère narratif de la mémoire *personnelle*. Mais ne s'agit-il pas justement, dans les analyses de Halbwachs, d'assimiler l'individuel au collectif? Et Ricœur n'encourage-t-il pas lui-même cette assimilation du privé au social, lorsqu'il soutient que le fait le "plus décisif" soit que "nos souvenirs sont encadrés par des récits collectifs"? En fait, la position de Ricœur sur les niveaux d'assignation de la mémoire est beaucoup plus subtile que ne le suggère le dernier passage cité. Tout comme Halbwachs, Ricœur défend, il est vrai, l'idée que la mémoire possède une dimension immanquablement sociale, qui se reflète nettement dans notre tendance naturelle à nous approprier les récits des autres, notamment ceux qui touchent à notre petite enfance, *a fortiori* notre naissance.⁵¹ Mais, à l'encontre de Halbwachs, Ricœur refuse de faire de la collectivité le seul dépositaire de la mémoire. C'est qu'il y a, souligne-t-il, un glissement logique à conclure de la thèse selon laquelle le souvenir se fait à plusieurs, l'idée que la personne individuelle ne possède pas réellement les souvenirs qui composent la trame de son existence.⁵² La médiation sociale n'annule pas la "mienneté" de la mémoire, pas plus qu'elle ne cantonne la mémoire personnelle sur le terrain de la mémoire collective; elle implique seulement qu'il n'est pas de mémoire qui soit soustraite à

l'influence d'un milieu, avec ses groupes d'appartenances et ses récits partagés. Il reste qu'à chaque fois, c'est bien "la cohésion des états de conscience d'un moi individuel" qui se trouve engagée dans les opérations du ressouvenir.⁵³ En ce sens, il nous paraît préférable d'employer le terme de "mémoire dialogique,"⁵⁴ au lieu de "mémoire collective," pour désigner la mémoire personnelle en tant que soumise à l'influence du social et des proches. Quoiqu'il y ait continuité entre les deux espèces de mémoire, individuelle et collective, le référent du discours qui s'y rapporte n'est pas le même: entre viser les récits personnels des individus appartenant à un groupe, et désigner les récits portant sur ces mêmes groupes, le point de référence diffère passablement.

Conclusion

Ainsi, si Ricœur omet de détailler les aspects narratifs du souvenir dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, on constate finalement que son œuvre contient suffisamment d'indications pour nous permettre de concevoir la relation de réciprocité qui unit mémoire et récit. Comme on l'a vu, cette réciprocité s'observe à trois niveaux: d'abord celui du *souvenir d'expériences temporellement configurées*; ensuite, celui de la mutualité entre *identité narrative et souvenirs*; finalement, celui du caractère *dialogique de la mémoire qui s'actualise dans le partage des récits*. Sur chacun de ces plans, nous avons alors relevé que la mémoire s'exerce en racontant. De ce fait, il semble qu'elle ne soit pas uniquement une puissance imageante, vouée à la reconnaissance des choses passées. Elle apparaît aussi comme la gardienne de la *signification* du passé, et, dira-t-on même, comme *une réserve de sens pour ses variations possibles*. On touche peut-être ici à l'enjeu existentiel le plus notable en lien avec une intelligence narrative de la mémoire: *l'inachèvement du sens de notre propre passé*. C'est qu'en vertu de son caractère dialogique, la mémoire se fait parfois l'occasion de nouveaux récits sur soi, ce qui se répercute forcément sur la signification du passé souvenu. En retour, si la mémoire est intrinsèquement affectée par des opérations de mise en récit, et que, comme l'affirme Ricœur, un récit est toujours susceptible d'être raconté autrement, une mémoire narrative s'annonce dès lors aussi mobile que les histoires qui confèrent à la vie son sens et son unité. Ricœur a souvent écrit que la principale différence entre le récit littéraire et le récit de vie est que ce dernier n'a de clôture qu'avec la mort de son protagoniste. En raison de son "élément projectif,"⁵⁵ le récit que le vivant fait de sa propre existence n'est donc jamais parfaitement déterminé ni achevé. On peut dire, en fin de compte, qu'il en va de même de la mémoire personnelle et, par extension, du passé qu'elle conserve.

- ¹ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris, Éditions du Seuil, 2000), I.
- ² Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 27.
- ³ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 49.
- ⁴ Voir Paul Ricœur "La crise de la conscience historique et l'Europe," in *Ética e o Futuro da Democracia* (Lisboa, Ed. Colibri, 1998), 29-35 (l'article est aussi disponible sur le site des Fonds Ricœur).
- ⁵ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 44 sq.
- ⁶ Paul Ricœur, *Temps et récit 1* (Paris, Éditions du Seuil, 1983), 17.
- ⁷ Par témoignage, on entend ici le témoignage ordinaire et non pas nécessairement le témoignage de l'Absolu du témoin-prophète, dont traite Ricœur dans son fameux article "L'herméneutique du témoignage (1972)", in *Lectures 3* (Paris, Éditions du Seuil, 1994), 105-37.
- ⁸ Sur la réciprocité entre attestation et témoignage, voir Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre* (Paris, Éditions du Seuil, 1990), 33-5.
- ⁹ Nous insistons sur le "partiellement," dans la mesure où Ricœur reconnaît par ailleurs l'autonomie de l'histoire vis-à-vis de la mémoire (voir "La mémoire saisie par l'histoire," *Revista de Letras* 43 (no. 2, 2003), 19-22).
- ¹⁰ Ricœur, "La mémoire saisie par l'histoire," 16-8.
- ¹¹ Par exemple, dans son traité sur *La mémoire et la réminiscence* Aristote écrit: "Quant à la mémoire, même celle des intelligibles, elle n'existe pas sans image (*phantasma*) et l'image est une affection de la sensation commune" (Aristote, *Petits traités d'histoire naturelle*, trans. P.-M. Morel (Paris, Flammarion, 2000) 450a 10-15). À la Modernité, sans parler expressément d'images, Locke évoque la mémoire à travers la métaphore d'un *magasin* où sont stockées des idées simples, au départ *imprimées* par des qualités sensibles (John Locke, *Essai sur l'entendement humain*, trans. J.-M. Vienne (Paris, Vrin, 2001), 243-4). Quant à la notion "d'image-souvenir" dans *Matière et mémoire* de Henri Bergson (Paris, Presses universitaires de France, [1939] 2008), 87), elle parle d'elle-même.
- ¹² Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 12.
- ¹³ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 15-8.
- ¹⁴ Il faut également souligner l'inspiration bergsonienne au fond de l'association mémoire-reconnaissance (voir notamment Bergson, *Matière et mémoire*, 96). Sur l'influence possible que l'œuvre de Bergson aurait exercée sur les analyses de Ricœur dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli* on consultera Peter Kemp, "Mémoire et oubli: de Bergson à Ricœur," in *L'Herne: Ricœur* (Paris, Cahier de l'Herne, 2004), 246-55.

- ¹⁵ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 510.
- ¹⁶ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 541.
- ¹⁷ Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance* (Paris, Gallimard, 2004), 200.
- ¹⁸ "C'est bien elle! C'est bien lui!" écrit quelques fois Ricœur pour illustrer la reconnaissance à l'œuvre dans le ressouvenir (voir notamment *Parcours de la reconnaissance*, 200).
- ¹⁹ Il est vrai que Ricœur reprend à son compte la distinction aristotélicienne entre la mémoire-affection et la réminiscence comme acte de remémoration (Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 32-6). Mais en fin de compte c'est le versant pathique de la mémoire qui prédomine au sein de sa phénoménologie de la mémoire, la remémoration active étant surtout traitée sous l'angle de ses déviations potentielles (*ibid.*, 67 sq.).
- ²⁰ Paul Ricœur, "La marque du passé," *Revue de métaphysique et de morale* (no.1, 1998), 12-3.
- ²¹ Aristote, *Petits traités d'histoire naturelle*, 449 b 15-30; voir Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 22-4.
- ²² Ricœur, "La mémoire saisie par l'histoire," 16.
- ²³ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 59-60.
- ²⁴ Voir au sujet de la conscience présentifiante l'ouvrage posthume d'Edmund Husserl, *Phantasia, conscience d'image, souvenir*, trans. R. Kassis et J.-F. Pestureau (Grenoble, Jérôme Million, 2002). Cité par Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 43 sq.
- ²⁵ Sur les affections "hallucinatoires" de la mémoire, voir Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 64-6.
- ²⁶ Aristote, *Petits traités d'histoire naturelle*, 451 a 11-12.
- ²⁷ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 103 sq.
- ²⁸ Ricœur reconnaît deux sens péjoratifs à l'idéologie, tous deux assimilables à une forme de manipulation des masses par le pouvoir. D'abord, selon l'acception marxienne, l'idéologie est le reflet distordu des intérêts économiques au détriment de la praxis réelle. Ensuite, selon la définition de Max Weber, l'idéologie est un véhicule de justification (illégitime) du pouvoir. À ces deux fonctions retorses de l'idéologie correspond cependant sa tendance proprement intégrative, qui, selon Ricœur, est essentielle à la cohésion de toute communauté historique. Notre auteur défend d'ailleurs que l'efficacité des usages pervers de l'idéologie découle précisément du rôle bénéfique que celle-ci joue à l'égard de l'intégration des membres à leurs communautés. Sur les vices et vertus de l'idéologie, on consultera Paul Ricœur, *L'idéologie et l'utopie*, trans. M. Revault-D'Allonnes & J. Roman (Paris, Éditions du seuil, 1997); et Paul Ricœur, "L'idéologie et l'utopie: deux expressions de l'imaginaire social," in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique 2* (Paris, Éditions du Seuil, 1986), 417-31.

- ²⁹ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 104.
- ³⁰ Que dans *Parcours de la reconnaissance*, publié quatre ans après *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur place l'identité narrative au centre de sa phénoménologie de l'homme capable confirme qu'il n'a jamais tenu la narration pour responsable des dérives de la mémoire collective.
- ³¹ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 103.
- ³² Voir Pierre Janet, *L'évolution de la mémoire et la notion de temps. Leçons au Collège de France 1927-1928* (Paris, L'Harmattan, 2006), 167 sq.
- ³³ À cet égard, il n'est pas anodin que chez Husserl le phénomène de l'association et, avec lui, le souvenir involontaire soient examinés sous le signe des synthèses *passives* (voir Edmund Husserl, *De la synthèse passive*, trans. B. Bégout & J. Kessler (Grenoble, Jérôme Million, 1998), 191 sq.
- ³⁴ Voir Ricœur, *Temps et récit 1*, 125 sq.
- ³⁵ Comme l'écrit Ricœur: "La forme pronominal des verbes de mémoire témoigne de cette adhérence qui fait que se souvenir de quelque chose c'est se souvenir de soi" (Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 155).
- ³⁶ Lesdites conférences sont aujourd'hui publiées dans le recueil *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse* (Paris, Éditions du Seuil, 2008).
- ³⁷ Paul Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," in *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 85.
- ³⁸ Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," 85.
- ³⁹ Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," 85.
- ⁴⁰ Ricœur, "Psychanalyse et herméneutique," 85. Voir aussi Paul Ricœur, "La question de la preuve en psychanalyse," *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 32-4.
- ⁴¹ Saint Augustin, *Les confessions*, trans. P. Cambronne (Paris, Gallimard, la Pléiade, 1998), L. II, II, 4.
- ⁴² Nous nous inspirons ici des travaux de Claude Romano, notamment son ouvrage *L'événement et le temps* (Paris, Presses universitaires de France, 1999) où l'événement est décrit comme source de révélation du possible passé et comme clef de son éventuelle compréhension (*ibid.*, 176-8).
- ⁴³ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, édition critique établie par G. Namer (Paris, Albin Michel, 1997); cité par Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 146 sq.
- ⁴⁴ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 146.
- ⁴⁵ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 148.
- ⁴⁶ Voir Halbwachs, *La mémoire collective*, 63; cité par Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 148.
- ⁴⁷ Voir à ce sujet Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 161-3.

- ⁴⁸ Voir les exemples fournis par Richard Kearney, "Remembering the Past. The Question of Narrative Memory," *Philosophy and Social Criticism*, 24 (no 2/3, 1998), 49-60.
- ⁴⁹ L'importance de se raconter autrement du point de vue de l'autre est mentionnée dans plusieurs travaux de Ricœur, notamment "La marque du passé," 30; ou "Quel éthos nouveau pour l'Europe?," in P. Koslowski (dir.), *Le marché intérieur européen, tâche culturelle et économique* (Paris, Cerf, 1992), 111-2 (cette étude est aussi disponible sur le site des Fonds Ricœur).
- ⁵⁰ Paul Ricœur, "Passé, mémoire, oubli," in M. Verlhac (ed.), *Histoire et mémoire* (Centre régional de documentation pédagogique de l'Académie de Grenoble, 1998), 33.
- ⁵¹ Voir Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 162.
- ⁵² Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 151.
- ⁵³ Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 152.
- ⁵⁴ L'expression est empruntée à Alexandre Dessingué, "Towards a Phenomenology of Memory and Forgetting," *Études ricœuriennes/Ricœur Studies*, 2/1 (2011), 168-78.
- ⁵⁵ Paul Ricœur, "Le récit: sa place en psychanalyse," in *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, 288.